

Guillaume Apollinaire : *Et moi aussi je suis peintre* [Édition établie et présentée par Daniel Grojnowski], Le Temps qu'il fait, 2006.

Plus de 90 ans pour qu'émergeât enfin, dans l'évidente et fulgurante beauté de son « lyrisme visuel presque inconnu avant notre époque », ce mince volume absolument *invu*, voulu et préparé (correction d'épreuves comprise) par le plus grand poète, en langue française, du début du XX^e Siècle — et non : « sans aucun doute le plus grand poète français du XX^e siècle », comme l'affirme imprudemment Grojnowski (ce qui n'a guère de sens).

Un tel délai, ahurissant, en dit long sur le mépris où sont tenus l'*invention poétique* en général, la poésie d'Apollinaire et les « calligrammes » en particulier, dans le pays dont « le polonais Kostrowitzky » — ainsi que le désigna, à la vindicte publique, une presse xénophobe et comme toujours anti-intellectuelle, lors de l'affaire du vol de la Joconde... — avait élu et fait siennes la culture et la destinée, au point de lui sacrifier sa vie même !

Il est vrai que son jeune et zélé admirateur, André Breton, se hâta, dès le grand aîné enterré, de donner le ton en stigmatisant ce goût pour les « artifices extérieurs (typographiques et autres) » et en particulier cette « activité de jeu qui se donne toute licence dans les *Calligrammes* proprement dits ». De même, le blâma-t-il pour avoir fait, « sur la fin de sa vie, grand cas » de ces « poèmes onomatopéiques » dont il invoquait la venue dans *La Victoire*, et « la bourde » de croire que le phonographe pourrait jouer un rôle quelconque dans ce « lyrisme nouveau » que tous deux appelèrent de leurs vœux. [Tout cela, dès sa conférence de 1922, à Barcelone : « Caractères de l'évolution moderne et ce qui en participe », et jusqu'en 1950, dans l'un de ses entretiens radiophoniques avec André Parinaud...]

Réponse originale d'Apollinaire à la persistante question (querelle) des « simultanités », ces premiers « idéogrammes lyriques » — qui n'ont par là-même rien à *voir* (faut-il le répéter ?) avec des siècles de « poésie figurée » — sont rigoureusement contemporains de l'expérience, décisive pour sa pensée, du phonographe : enregistrements de décembre 1913, diffusion publique de mai 1914, articles de juin 1914 (« Aux Archives de la Parole », « Simultanisme-librettisme »), etc. D'un côté, donc : les « premières pages de livres auditifs dont c'était à la fois la première édition et la première audition » ; de l'autre : « une précision typographique à l'époque où la typographie termine brillamment sa carrière, à l'aurore des moyens nouveaux de reproduction que sont le cinéma et le phonographe. »

Bref, ce à quoi nous assistons, *live on pages*, ici, n'est autre que les conséquences esthétiques d'une prise de conscience totale, et sans arrière-pensées (sans nostalgie plus ou moins idéaliste ou mystique), du *medium* en tant que tel (page + typographie, cylindre du phonographe + voix), de ses exigences, de ses potentialités, à la faveur d'une *mutation médiopoétique* dont il se fit, lucidement et résolument, le « devin » (suivant le mot de Régis Debray) — et que Breton, au nom des « médiums » (symbolisant un idéalisme romantico-mallarméen en dépit de tout reconduit), ne pouvait que déni(gr)er : il n'est, malheureusement, pas le seul !